

LA CONTROVERSE INTERNATIONALE SUR LA SCISSION DE LIVOURNE LES RAISONS DES UNS ET DES AUTRES

Alessandro Mantovani, février 2021

"Le marxisme doit rejeter plus que tout le fait de rester figé dans sa forme actuelle"
(Rosa Luxemburg).

Le Parti communiste italien vient de naître.

Le 21 janvier 1921, peu avant 10 heures du matin, sur la scène du théâtre Goldoni de Livourne, où se tenait le 17ème congrès du Parti Socialiste italien, Amadeo Bordiga, au nom de la "Fraction communiste", annonça :

"Les délégués qui ont voté pour la motion de la Fraction communiste doivent quitter la salle; ils sont convoqués à 11 heures au Teatro San Marco pour délibérer sur la fondation du Parti communiste".

En disant que la fondation, ce jour-là, de la section italienne de l'Internationale communiste représente le point culminant de l'histoire de la lutte du prolétariat italien, nous ne risquons pas trop de tomber dans la rhétorique : si variées et si nombreuses ont été et sont les attaques contre cette scission, qui en divisant le prolétariat italien aurait favorisé la victoire même du fascisme, que cent ans plus tard nous nous trouvons encore obligés (ou plutôt encore davantage obligés) de répéter que pour des raisons nationales et internationales cette scission était juste, urgente et inévitable. Énumérons brièvement ces dernières :

1) L'Internationale Communiste, avec les 21 conditions d'admission votées lors de son Deuxième Congrès de l'année précédente, avait non seulement voulu établir les critères internationaux de la formation des partis communistes, mais aussi faire valoir que la séparation des révolutionnaires des réformistes et des "centristes" indécis et ambigus était désormais mûre; et que, sans elle, c'est-à-dire sans la formation de partis radicalement différents des sociaux-démocrates (qui avaient fait faillite au début de la "grande guerre"), la lutte de classe européenne n'aurait pu avoir d'issue révolutionnaire victorieuse. Et en ce sens, la rupture devait être nette et irrévocable.

2) Le Parti socialiste italien, bien que n'étant pas tombé - comme la plupart des sociaux-démocrates internationaux - dans *l'union sacrée* et dans le vote des crédits de guerre, avait

maintenu pendant le déroulement du conflit une attitude ambiguë ("ni adhésion, ni sabotage") et passive, qui s'était poursuivie après la guerre : à une phraséologie pompeuse, à l'annonce constante d'une révolution imminente, à une adhésion formelle au Comintern, n'avait correspondu aucune préparation révolutionnaire sérieuse. La direction serratiennne, intransigeante et révolutionnaire en paroles, restait l'otage de la minorité réformiste, dont les dirigeants dominaient le groupe parlementaire, la CGL, les coopératives et les institutions locales, déployant toute leur grande *expertise* pour saboter les luttes tendanciellement révolutionnaires que le prolétariat italien avait mises en œuvre sur le terrain avec beaucoup d'abnégation tant dans la "Semaine rouge" de 1914 que dans l'insurrection de Turin en 1917 et, surtout, dans le "Biennio Rosso" 1919-1920. Ayant accepté *oborto collo* les conditions d'admission (les 21 points) et la nécessité de se débarrasser des réformistes, la direction du PSI entendait s'y soumettre non seulement selon un calendrier indépendant du contexte international (qui, à l'époque, apparaissait encore comme immédiatement révolutionnaire, même si, avec le recul, on peut dire qu'elle était déjà dans une phase de repli), mais - et c'est là le *point* le plus grave - d'une manière compatible avec le maintien de la structure et de la tradition du parti, en reportant à des temps plus "mûrs" l'adoption même de l'adjectif "communiste" au lieu de "socialiste". En pratique, cela signifiait reporter *sine die* l'éviction des réformistes.

Lors du Congrès de Livourne, il est apparu clairement l'incapacité du maximalisme à régler les comptes avec le réformisme et à s'en détacher, rendant ainsi inévitable la rupture avec les courants (principalement "Il Soviet", "L'Ordine Nuovo", le maximalisme de gauche) qui avaient épousé sans réserve les conditions d'admission, en s'unissant dans la " Fraction communiste ".

Il fallait rompre l'étreinte avec le réformisme et démasquer le malentendu concernant le faux révolutionnarisme maximaliste. Et c'est ce qui s'est passé. Presque tous les camarades qui se sont réunis au théâtre San Marco pour ratifier la naissance du Parti communiste italien et les dirigeants de l'Internationale se sont mis d'accord sur ce point et, pour la première fois en Italie, il y a eu un parti, inspiré par le marxisme, qui était vraiment révolutionnaire. Un pas qui reste comme une pierre angulaire et à partir duquel on ne peut revenir en arrière sans trahir le fondement même, posé depuis lors sur le sol italien, du programme révolutionnaire du prolétariat.

Mais s'arrêter là reviendrait à tomber dans l'hagiographie. Comme le disait Marx, le mouvement ouvrier, étranger à tout doctrinalisme, se critique constamment, et ne se fossilise pas dans ses formes passées, sous peine de se dénaturer.

Le débat international sur la scission de Livourne.

Même si la "Fraction communiste" et les représentants du Comintern ont marché sans hésitation vers la constitution immédiate du Parti communiste, la scission a néanmoins trahi les attentes de ceux qui, y compris les dirigeants de Moscou, étaient convaincus qu'à Livourne la majorité du PSI - qui jusqu'alors apparaissait comme le moins compromis des partis de la Deuxième Internationale - aurait rejoint le nouveau parti.

Si cela avait été le cas, le Parti communiste italien aurait fait partie de la vague qui, un mois plus tôt (à Tours), avait conduit la majorité du socialisme français à rejoindre le PCF, et la majorité des "indépendants" allemands, après la scission de Halle, à rejoindre le Parti Communiste Unifié d'Allemagne (ou plutôt la fusion entre la gauche USPD et le KPD(S), après que l'extrême gauche se soit détachée de ce dernier et ait donné vie au KAPD).

Au contraire, le 21 janvier 1921, seule une minorité du 17ème Congrès (plus ou moins un tiers) a suivi l'exhortation de Bordiga à abandonner ses travaux pour ouvrir la nouvelle page du mouvement ouvrier italien. Le résultat a déçu tout le monde et surpris beaucoup de monde, à l'exception peut-être de Bordiga et de ses camarades de "Il Soviet".

La perplexité a frappé de nombreux militants : des lumineuses figures internationalistes comme la courageuse "Ille" Zanetta et Pietrobelli (d'éminentes représentants du maximalisme milanais qui avaient travaillé à côté de Fortichiari et Repossi) et des éléments combattifs fortement enracinés dans les masses (comme Picelli, le futur organisateur des journées antifascistes de Parme) sont restés au sein de l'ancien parti, dont un grand nombre d'organiseurs syndicaux éprouvés. De vieux socialistes intransigeants comme Alceste della Seta et des militants de premier ordre comme Ernesto Schiavello, ainsi que beaucoup d'autres, ont rapidement quitté les rangs communistes pour reprendre leur place au PSI. Un an et demi après Livourne, le nombre de membres du PCI avait été réduit - mais certainement pas seulement pour cette raison - à 25 000 ; deux ans plus tard - sous les coups de la réaction - à environ dix mille, tout comme le PSI. Par contre, la migration attendue de la base socialiste vers le Parti communiste ne s'est pas produite.

D'où un débat qui fera rage dans les mois et les années à venir au sein du mouvement ouvrier international.

Dès la fin du congrès, le leader communiste allemand Paul Levi - l'artisan à la fois de l'expulsion de la gauche allemande du KPD (S) et de la fusion avec la gauche des Indépendants -, qui était présent à Livourne, a déployé tout son prestige pour tenter de convaincre la Fraction communiste d'un côté, Serrati de l'autre, d'éviter la rupture, en allant jusqu'à télégraphier à Moscou pour vérifier la volonté de l'Exécutif de l'IC de procéder à tout prix à la scission. Une volonté que ce dernier a rapidement confirmée.

Après avoir quitté les travaux du Congrès, Levi est devenu l'animateur d'une campagne internationale contre les conséquences de Livourne, en faisant pression sur les dirigeants bolcheviques pour que les "communistes unitaires" de Serrati puissent se voir ouvrir à nouveau la porte du Parti communiste, en leur faisant des concessions qui les convaintraient finalement d'abandonner les réformistes.

La bataille fut âpre au sein de l'Internationale : dans le parti allemand on en arriva même à la démission - par solidarité avec Levi qui avait déjà démissionné - d'une partie de la Zentrale et au remplacement de certains de ses membres par des camarades plus conformes aux directives de Moscou, qui à leur tour étaient convaincus qu'il fallait récupérer la fraction de Serrati.

Cela n'a pas été sans effet : les dirigeants bolcheviques ont certainement refusé de condamner le travail des dirigeants communistes italiens, en attribuant à Serrati, contrairement à Levi - qui sera bientôt expulsé en raison de ses critiques publiques de la *März Aktion* - la seule responsabilité de la rupture. Cependant, alarmés par la situation minoritaire du Parti communiste, face à l'appel présenté par le PSI contre son exclusion de l'Internationale, ils ont décidé d'inviter une délégation socialiste au prochain congrès du Comintern. Évidemment, convaincus que dans les rangs du "maximalisme" - cette version italienne du "centrisme" - il y avait beaucoup de révolutionnaires sincères, ils espéraient encore les convaincre de se séparer de Turati et de suivre le chemin tracé par les Congrès de l'Internationale. Une opinion partagée par de nombreux adhérents du Comintern, parmi lesquels pas mal d'honnêtes révolutionnaires (un nom parmi d'autres : Boris Souvarine).

Les communistes italiens ont réagi de manière totalement opposée aux souhaits de l'exécutif de l'IC (et, *ça va sans dire*, de Levi & co.) : non seulement ils ont radicalisé leur propagande contre les maximalistes restés dans le PSI, considérés comme la tendance la plus dangereuse parmi celles qui constituaient les facettes du phénomène opportuniste, mais ils ont fait de la scission de Livourne exemple à suivre au niveau international afin d'arriver enfin à une Internationale communiste libérée de toutes les scories du passé social-démocrate et de la Deuxième Internationale. Le Parti communiste italien (PCd'I) était en effet dirigé dans cette première phase de son histoire par Amadeo Bordiga, et inspiré par la tradition de gauche qui avait appartenu, dans la période préparatoire à sa naissance, à "Il Soviet" et à la "Fraction abstentionniste" (qui avait renoncé, en donnant vie à la "Fraction communiste", à son abstentionnisme parlementaire, mais pas à son rigorisme intransigeant).

« *Les communistes italiens – lit-on dans un rapport du CE du PCI envoyé à Moscou le 20 mai 1921 – pensent que l'expérience de l'échec révolutionnaire du Parti socialiste en Italie doit être acceptée comme une leçon de portée internationale ; ils n'ont pas du tout regretté que la "question italienne" ait servi à démasquer, après les opportunistes serratiens, les faux communistes d'autres pays, comme Levi et compagnie* ».

Cette ligne de rupture totale et irrévocable avec le "centrisme" italien fut cependant défaite : le IIIème Congrès de l'Internationale communiste, fin juin 1921, établit qu'il fallait promouvoir *"les mesures nécessaires pour fusionner le PSI, purgé de ses éléments réformistes et centristes, avec le Parti communiste d'Italie dans une section unifiée de l'Internationale communiste"*. Une fusion que ni les socialistes maximalistes ni les communistes n'ont montré la moindre volonté de réaliser.

Le IVème Congrès de l'Internationale Communiste de décembre de l'année suivante ordonna la fusion "dans les trois mois" des communistes et des socialistes internationalistes (qui venaient de se séparer des réformistes). Cette fusion a de nouveau échoué à cause de la résistance des socialistes (à l'exception des "terzini") et des communistes (à l'exception de la droite de Tasca). A tel point que le CE de l'IC a préféré à un moment donné la reporter en espérant que les "terzini", une minorité au sein du PSI, réussissent à gagner au moins la majorité du maximalisme.

Entre-temps, sous les coups de la réaction fasciste, le nombre des adhérents socialistes s'était effondré pour atteindre un dixième de ce qu'il était en 1921, et le Parti communiste lui-même, bien qu'il ait été le seul à avoir mis en place une structure clandestine, et donc à même de mieux se défendre, fut néanmoins fortement touché.

Lorsque en 1924 la fusion a finalement eu lieu grâce aussi au remplacement de la direction de gauche du PCI par celle du "centre" gramscien – remplacement fortement souhaité par la direction du Comintern -, seul un groupe limité de socialistes maximalistes (le nombre réel de militants a également fait l'objet de débats et de controverses) est passé dans les rangs des communistes, et ils ne pouvaient que très peu contribuer en termes de force réelle à une situation qui était alors définitivement compromise. Et ce, sans nier que, comme l'attestent les rapports de police, l'acquisition de plusieurs bons organisateurs, dont le même Serrati, a entraîné un accroissement de l'emprise syndicale du PCI.

En même temps, comme on le sait, des divergences se sont développées entre les dirigeants de l'Internationale et la Gauche Communiste italienne à partir de la tactique du "front unique" (que la direction bordiguiste du Parti communiste entendait limiter au domaine syndical) ; divergences qui se sont accentuées lors du Quatrième Congrès de l'IC face au mot d'ordre ambigu de "gouvernement ouvrier". Suivre leur évolution nous éloignerait trop du sujet de la scission de Livourne, mais il ne faut pas oublier que la diatribe sur les modalités de la naissance du PCd'I est inextricablement liée à ces questions de tactique : ils s'inscrivent en fait dans une approche globale de l'action communiste qui a divisé les bolcheviques et la Gauche Communiste italienne depuis le Deuxième Congrès de Moscou, lorsque, alors que la "Fraction Communiste Abstentionniste" du PSI suggérait l'abandon du parlementarisme comme condition optimale pour la *sélection* des partis communistes émergents, les camarades russes insistaient sur la pratique du "parlementarisme révolutionnaire" comme - disons - un vaccin contre les tendances "infantiles" et "ultra gauches" du mouvement ouvrier.

Or, le long bras de fer sur la question de la constitution du PCI et de la fusion avec les "terzini" a directement impliqué un problème qui n'était pas seulement de nature tactique, mais aussi de principe : la nature du parti communiste et son processus de formation.

Ne pouvant nous étendre sur un examen détaillé du débat international sur la "question italienne", nous nous limiterons ici à tenter de résumer les raisons des uns et des autres.

Les raisons du Comintern

Le Parti communiste italien (PCd'I) se vantait à juste titre que l'écrasante majorité des jeunes socialistes avait adhéré à la motion communiste, et que 98% des militants de la nouvelle section du Comintern étaient des prolétaires et que les anciens militants de la tradition socialiste et les intellectuels étaient demeurés au sein du PSI. Il est cependant bon de rappeler que les effectifs des jeunes ont été fortement réduits dans les mois qui ont suivi, et que ce ne sont certainement pas que des intellectuels, en effet, qui sont restés au PSI. Au congrès de la CGL en février 1921,

les positions exprimées par le PSI avaient attiré 1,4 million d'adhésion et celles du Parti communiste 430 000 ; en d'autres termes, l'influence du PSI sur les travailleurs organisés restait bien plus importante que celle des communistes. De plus, bien que l'importance de ce facteur ne doit pas être surestimée, il n'en reste pas moins que lors des élections de mai 1921 les communistes avaient recueilli 300 000 voix contre les 1,6 million de voix du PSI.

De ces données, on pouvait déduire, et c'est d'ailleurs ce que pensaient les bolcheviks, que quelque chose n'avait pas fonctionné à Livourne, ou du moins que le Parti communiste risquait fort de se retrouver dans un dangereux cul-de-sac au moment où l'offensive des chemises noires de Mussolini s'intensifiait, alors que la majeure partie de ce même prolétariat qui avait animé le "Biennio Rosso" restait lié à la vieille tradition socialiste qui l'avait rendu impuissant.

En 1924, à l'occasion de la Conférence de Côme, la droitier Tasca dira que

"La scission de Livourne a eu peu de répercussions sur les masses ouvrières qui, dans leur majorité, n'en ont pas compris le sens et la nécessité. La raison principale en est que la scission était la conséquence d'une volonté générale de l'aile gauche du PSI de fonder un parti « véritablement révolutionnaire ». Bien que l'expérience récente de l'occupation des usines ait accéléré le processus de formation du nouveau regroupement politique, celui-ci ne pouvait se présenter aux masses comme le représentant d'une posture précise adoptée dans la période de septembre à octobre 1920, durant laquelle il n'a pas assumé de responsabilités propres et ne s'est pas distingué, en général, de la majeure partie du courant "maximaliste". [...] En outre, le fait que la ligne de fracture ait eu lieu - à cause de Serrati et des centristes - trop à gauche, a laissé derrière elle un nombre considérable d'éléments prolétariens partisans sincères de la Troisième Internationale et a empêché le PC de devenir plus rapidement l'organe dirigeant de l'action politique de la classe ouvrière et des masses paysannes d'Italie. Pour ces raisons, nous pensons que ce fut un mal - inévitable, mais un mal - du point de vue de la situation objective de l'Italie d'alors et d'aujourd'hui que la scission se soit produite comme elle le fut".

Nous avons cité Tasca non pas tant pour la portée de sa position "de droite", qui a toujours été marginale au sein du PCI, mais parce qu'elle nous semble résumer très pertinemment le sentiment des dirigeants bolcheviques - Lénine en tête, pour autant qu'il ait pu se faire entendre - face à la situation créée après Livourne. Trotsky a été celui qui a peut-être le mieux exprimé les raisons sous-jacentes à la volonté de la direction de l'IC de voir les forces du prolétariat italien unifiées dans un parti qui comprendrait également la "partie saine" du maximalisme. En 1921, lors du deuxième congrès de l'Internationale de la Jeunesse, Trotsky a expliqué que

"Au troisième Congrès, les critiques les plus sévères ont été émises par les camarades italiens. Ces critiques étaient surtout dirigées contre la résolution du Congrès sur le Parti socialiste italien. [...] Selon le camarade Tranquilli, on ne peut rien attendre du Parti socialiste, car non seulement ses dirigeants (qui sont pacifistes et réformistes), mais également les masses qui suivent ces dirigeants, ne sont pas révolutionnaires. Je pense que cette attitude à l'égard du PSI est totalement fautive. Si les dirigeants du Parti [socialiste] veulent montrer qu'ils se rangent du côté de Moscou [...] pour tromper les masses, il ne reste plus qu'à prouver que ce sont les masses elles-mêmes qui ont forcé ces dirigeants à adopter une attitude aussi hypocrite. Non pas les masses qui sont du côté du Parti communiste, ni même celles qui n'ont pas de parti, mais les masses qui forment la

base du Parti socialiste lui-même. [...] ces travailleurs qui pressent Lazzari et Maffi de venir à Moscou ne sont pas de la pire espèce, et que nous devrions essayer de les gagner à nos positions.

"La question des portes laissées ouvertes au PSI a déjà été répétée à plusieurs occasions. On a évidemment l'impression que les portes sont grandes ouvertes pour tous ceux qui veulent entrer. En réalité, la situation est un peu plus complexe. Nous avons décidé de fermer les portes pendant deux ou trois mois, au cours desquels le PSI devra convoquer un congrès du parti et discuter publiquement d'un certain nombre de questions. Il doit tout d'abord expulser les réformistes de ses rangs. [...] Lorsque les partis expulsés de la Troisième Internationale viennent nous voir et nous disent : "*Nous souhaitons revenir chez vous*", nous leur répondons : "*Si vous êtes prêts à accepter notre programme et à éliminer les saboteurs politiques qui se trouvent parmi vous, nous ne refuserons pas de vous accueillir parmi nous*". C'est ce qui vous inquiète vraiment, camarades? Donnez-moi un exemple, dites-moi une autre façon de convaincre les travailleurs qui suivent encore ces dirigeants. Vous dites que nous devrions attendre la prochaine occasion, le moment où le Parti socialiste révélera à nouveau sa nature traîtresse, et alors les masses viendront à nous. [...]. Le camarade Polano a déclaré qu'il est nécessaire de rompre complètement avec les partis réformistes. Mais vous, camarade Polano, vous nous avez dit vous-même que sur 100 000 membres du parti socialiste, il n'en reste que 60 000. Demandez-vous pourquoi ces 40 000 personnes qui ont quitté leur parti n'ont pas rejoint le vôtre. [...] Si nous leur disions aujourd'hui: "*Nous ne voulons pas avoir affaire à vous*", quelle impression cela ferait-elle aux anciens membres du Parti, ces 40 000 personnes devenues sceptiques ? Ils nous communiquent leur désir de rejoindre l'Internationale, mais nous leur disons : "*Non, nous ne voulons pas avoir de relations avec vous*". Tout cela vous facilitera-t-il la tâche pour rallier les masses laborieuses à la cause de l'Internationale ? Pas du tout ! Cette attitude ne ferait que renforcer le conservatisme des masses ouvrières [...]. Car refuser d'accepter dans l'Internationale ceux qui souhaitent y entrer serait leur faire le pire des affronts. Une caractéristique de la classe ouvrière en général, et du Parti socialiste italien en particulier, est qu'un travailleur accorde sa confiance à l'organisation qui lui a fait prendre conscience et l'a formé. Ce conservatisme organisationnel a ses effets négatifs et positifs. Si nous rejetons un travailleur, nous renforçons l'aspect négatif de son conservatisme organisationnel. Non, avec une telle ligne politique, vous ne pourrez jamais conquérir la majorité du prolétariat italien. Jamais ! Vous parlez ici dans un esprit sectaire, et non dans un esprit révolutionnaire [...].

"Il serait certainement beaucoup plus simple de jeter tous les éléments incertains par la fenêtre et de dire : "*Nous resterons une petite secte, mais de cette façon nous serons totalement purs*". D'une part, vous insistez toujours sur les actions révolutionnaires ; mais d'autre part, vous voulez que le Parti ne soit formé que d'éléments chimiquement purs. [...] Vous n'essayez pas d'élargir votre base de masse. *Une tactique ne peut pas être unilatérale, elle doit tenir compte des moyens de conquête des masses* [cursives ajoutées]. C'est une tâche très difficile. Mais vous dites : "*Non, je vais rester avec ma famille, les masses ne sont pas assez pures pour moi, je vais attendre que les masses entrent progressivement dans le Parti à petites doses homéopathiques*". [...] de nos jours, avec les grands événements qui se déroulent, les masses sont éduquées par les événements eux-mêmes. Et nous devons nous adapter à la situation [...].

"En ce qui concerne l'évolution de la situation italienne dans le futur immédiat, je pense que notre tactique à l'égard du PSI ne le fera pas rentrer intégralement dans nos rangs; elle ne sera cependant pas vaine, mais provoquera une scission. [...] Vous pouvez dire que les éléments qui sortent du

PSI ne seront pas assez purs pour vous [...] Vous insistez sur le fait qu'il n'y a rien en commun entre vous et eux. Mais nous ne serions jamais devenus un parti communiste si nous n'avions compté que sur les travailleurs qui voulaient nous suivre en tant qu'individus. Non, avec de telles méthodes, vous ne gagnerez jamais la majorité de la classe prolétarienne en Italie. »

Il est certain que les espoirs placés dans l'évolution du PSI étaient en grande partie illusoire, et le Parti communiste italien n'a pas manqué de le souligner. Néanmoins, on peut voir dans les propos de Trotsky, outre un souci plus que légitime de l'isolement du jeune Parti communiste, une méthode politique dont la substance réside dans l'analyse des rapports de force entre les classes et les partis, et dans la formulation de l'action communiste *sur la base de la modification la plus favorable possible de ceux-ci*, même si cette action peut *formellement* contredire la linéarité des positions de principe.

Pour les bolcheviks, de même que la critique radicale de la démocratie bourgeoise ne leur avait pas autorisé à en déduire syllogistiquement le renoncement à l'éducation politique de masse favorisée par la participation à la lutte parlementaire, la possibilité (ou plutôt, à y regarder de plus près, la nécessité absolue) de gagner les travailleurs encore influencés et paralysés par le PSI recommandait une prudence et un tact extrêmes dans les polémiques politiques : il fallait éviter la division du prolétariat italien face aux coups de la réaction; la clarté ne devait pas être obtenue au prix de la défaite : c'était un atout à poursuivre au nom de la victoire et pas à n'importe quel prix. La rupture avec la social-démocratie n'était qu'un premier pas. Après cela, il fallait conquérir les masses : "*il ne suffit pas d'avoir l'épée - c'est-à-dire le parti communiste, a expliqué Trotsky -, il faut qu'elle soit tranchante, et il ne suffit pas qu'elle soit tranchante. Il faut savoir l'utiliser*". Après avoir rompu avec Turati - avait recommandé Lénine - "*faites une alliance avec lui*". Le but n'était pas de conquérir la pureté mais les masses. La tentative de gagner les travailleurs du PSI au communisme, même au prix d'une fusion, et la tactique du "front unique" faisaient partie d'une stratégie unique selon laquelle un pas en avant du mouvement réel comptait plus que la clarté formelle d'un programme ou les frontières claires de l'organisation.

Les raisons de la Gauche Communiste italienne

Dans la vision de la direction du PCd'I, les priorités se trouvent inversées : la principale préoccupation semble être celle de *refonder* radicalement l'organisation politique du prolétariat italien, en amputant, si nécessaire, des parties saines de ses organes afin d'éradiquer le cancer opportuniste sous toutes ses formes. Non seulement dans la scission, mais *au-delà* de la scission. Le parti n'était pas encore né et on affirmait déjà :

"la scission ne peut pas empêcher des noyaux d'opportunistes de passer secrètement dans les rangs du Parti communiste. Une révision qui suivra immédiatement la création du Parti communiste, qui ne naît pas ex novo mais est formé de groupes qui existaient avant sa formation, permettra de purger complètement sa structure. Alors seulement le Parti pourra commencer à

fonctionner en ouvrant ses sections à l'enregistrement de nouveaux adhérents". (*Rapport de la Fraction Communiste au Congrès de Livourne du PSI sur l'orientation politique du Parti*).

Inspiré par sa voix la plus influente et la plus cohérente, celle d'Amadeo Bordiga, le groupe de jeunes dirigeants communistes - sourds aux critiques venant de l'étranger - se met en route et, non satisfait du résultat de Livourne, enfonce encore plus le scalpel dans la chair du parti naissant :

"Notre parti est un petit parti", écrit Bordiga dans l'article *Notre parti*¹. Tous ceux qui, au début, n'étaient pas sûrs de nos activités et de nos attitudes, n'ont pas cru pouvoir passer dans nos rangs et sont restés en dehors de notre parti et du Parti socialiste. *Cela a été une bonne chose*. D'autres seront écartés à l'occasion de la première révision, pour laquelle nous donnerons les règles dans les jours prochains. Les et fidèles camarades seront encouragés par notre sérieux. Il est très difficile de trouver un parti qui - au moment même où il s'organise - procède à des amputations et à des révisions [cursives ajoutées]."

Cette fureur anti-opportuniste sacrée, typique de toute l'extrême gauche occidentale, que les communistes russes ont d'abord observée avec indulgence, était évidemment due aux violentes douleurs qui avaient accompagné la naissance des nouvelles organisations communistes. Mais cette lecture ne fut pas celle de Bordiga et de ses camarades à la tête du Parti. Pour eux, il s'agissait d'emmener le mouvement ouvrier sur une *autre* planète, à une *autre* époque, où il fallait non seulement des critères *différents*, mais un *nouveau type de militant*.

"Seuls les communistes," poursuit Bordiga dans l'article qui vient d'être cité, "peuvent accomplir de tels actes sur leur propre organisme : *ils n'ont aucune aspiration éphémère, ils abhorrent les nombreuses, trop nombreuses adhésions* [cursives ajoutées]. Nous sommes dans une guerre, et un code de guerre est également en vigueur pour nous et pour nos soldats".

Ce n'est donc pas l'effet immédiat de leur action sur les rapports de force qui doit inquiéter les communistes (ils n'ont "aucune aspiration éphémère"), mais la naissance d'un organisme dont le caractère et les limites doivent être non seulement clairement définis, mais établis *une fois pour toutes*.

Il serait certainement injuste d'attribuer à la Gauche Communiste italienne un manque d'intérêt pour l'issue de la bataille sur le terrain au nom de la pureté comme une fin en soi. Elle estime que c'est le seul moyen d'atteindre - qu'elle soit proche ou lointaine - la victoire finale, laquelle est impossible sans un parti dont on a éliminé tous les résidus qui pourraient conduire à l'indécision dans l'action ou, pire, à une rechute dans l'opportunisme. En ce sens, il met en évidence *une exigence réelle* de la lutte, un besoin *permanent*, valable pour les moments d'ascension comme - et peut-être plus encore - pour les moments de recul, celui d'un parti "compact et puissant", comme on disait alors. Il n'y avait donc pas

¹ "Il Comunista" del 7/4/1921.

"à prendre en compte la possibilité d'unifications de type Halle, d'agrégations à notre Parti communiste de blocs qui s'étaient détachés de l'autre parti ; et ceci *tant pour des raisons d'organisation internationale du mouvement communiste, que pour notre conception du processus de formation du Parti communiste en Italie.* (...) les choses n'auraient pas pu se passer autrement, avec le détachement de Serrati et de ses partisans des communistes, il est tout aussi incontestable pour nous que *c'est un avantage pour la cause communiste que les choses se soient passées ainsi, et pas autrement* [cursives ajoutées]"².

Pour la Gauche Communiste Italienne, la grande voie à suivre est celle de Livourne et non celle de Tours et de Halle. Sans un parti homogène et hautement sélectionné, la victoire est impossible, de sorte que tout scrupule de perdre momentanément le contact avec les masses doit être abandonné : toute manœuvre tactique ou diplomatique visant à les conquérir avec des dirigeants hésitants et ambigus conduit à la défaite. Ce n'est que *contre* ces dirigeants que les masses peuvent être utilement gagnées à la perspective révolutionnaire.

Levi avait défini Livourne comme une scission "mécanique" et Bordiga renvoya l'accusation à l'expéditeur :

"Les critères qui doivent servir de base pour juger de l'efficacité des partis communistes doivent être très différents d'un contrôle numérique "a posteriori" de leurs forces par rapport à celles des autres partis qui se réclament du prolétariat. Ces critères ne peuvent consister *qu'à définir exactement les bases théoriques du programme du parti et la discipline interne stricte de toutes ses organisations et de ses membres* [cursives ajoutées] [...] Toute autre forme d'intervention dans la composition des partis qui ne découle pas logiquement de l'application précise de ces normes ne conduit qu'à des résultats illusoire, et enlève au parti de classe sa plus grande force révolutionnaire, qui réside précisément dans la continuité doctrinale et organisationnelle de toute sa prédication et de son travail"³.

Les bolcheviks répondront à cette logique en se référant aux tactiques adoptées par les communistes italiens lors du deuxième congrès de Rome (mais le discours peut bien être étendu à la question du parti et de la fusion) :

"Les raisonnements de ce genre n'ont qu'un seul but : ils diminuent, ils banalisent la nécessité de la lutte pour la conquête de la majorité de la classe ouvrière, c'est-à-dire qu'ils relèguent au second plan la tâche la plus importante qui incombe à un parti aussi jeune que le PCd'I. Au lieu de dire au parti : lutte pour chaque travailleur individuel, essai de le conquérir, essai de gagner la majorité de la classe ouvrière, les thèses fournissent des prétextes doctrinaux destinés à prouver que le

² A. Bordiga, *Levi ed i comunisti tedeschi*, "Il Comunista" 24/2/1921.

³ A. Bordiga, *Partito e azione di classe*, 1921.

problème n'est pas si urgent. Il y a là un grave danger, dont l'exécutif ne manquera pas d'avertir le parti sans reculer devant aucun moyen"⁴.

À Livourne, Turati avait averti les hommes qui se préparaient à fonder le Parti communiste que le chemin apparemment le plus "long", celui de l'évolution réformiste vers le socialisme, était en réalité le "plus court", car "le seul possible". Bordiga, avec un déterminisme calqué sur celui de Turati, retournera les craintes de l'Internationale face à la solitude minoritaire du PCI, en affirmant vice versa *l'intrinsèque* "valeur de l'isolement" et en invitant à se défaire de toute préoccupation visant à influencer les rapports de force par des moyens contingents :

"D'autres peuvent croire qu'ils ont un chemin plus court. Mais le chemin qui semble le plus facile n'est pas toujours le plus court, et pour être digne de la révolution, il ne suffit pas d'être « pressé » de « la faire »"⁵.

C'est un raisonnement qui n'est pas dénué de rationalité et de charme. Mais l'expérience révolutionnaire russe et l'échec de la révolution allemande, et plus encore les leçons encore plus brûlantes de l'"Action de Mars" étaient là pour montrer que si les communistes ne doivent pas nécessairement opter pour le chemin le plus "court", ils ne peuvent pas non plus faire confiance au chemin le plus "droit" et le plus *direct*. L'histoire de la lutte des classes n'obéit pas à des règles déterministes rigides, suivant des trajectoires pré-écrites ; elle est plutôt régie, si l'on peut faire une analogie scientifique - risquée comme toutes les comparaisons entre différents domaines - par des lois de nature "biologique", où - comme le rappelle Marx lui-même à propos des luttes de classes en France - le *hasard* lui-même et l'attitude des acteurs sur scène jouent un rôle important. C'est pourquoi il s'avère impossible de prédéterminer à l'avance - comme l'exigeait Bordiga - chaque situation et l'action correspondante du Parti communiste.

"La principale erreur de Bordiga - dira avec finesse Bucharin lors du IVème Congrès de l'IC - consiste dans le fait qu'il rejette la dialectique vivante pour tenter d'appréhender l'inconnu à travers des formules immuables. Tout d'abord, dit-il, nous anticiperons toutes les éventualités possibles, en élaborant diverses mesures de précaution pour nous assurer que nous ne commettons pas de péchés. Mais la vie est compliquée et on ne peut pas tout déterminer à l'avance".

Il reste que si l'intransigeance de Bordiga n'a pas permis d'éviter la crise du PCI, crise dont la direction du Comintern était en partie responsable, le danger d'une dégénérescence de l'Internationale, contre laquelle Bordiga avait tiré la sonnette d'alarme, est devenu en peu d'années une terrible réalité.

Il faut cependant veiller à ne pas en tirer de conclusions mécaniques et simplistes.

⁴ *Contributo del Presidium dell'Esecutivo dell'IC al progetto di programma del PCd'I*, mars 1922.

⁵ A. Bordiga, *Il valore dell'isolamento*, "Il Comunista" del 24, 31/7 e 7/8/1921.

D'accord pour en tirer des enseignements, mais lesquels ?

Malheureusement, les circonstances ont empêché toute contre-preuve de la plus ou moins grande bonté de l'une ou l'autre méthode : celle imposée par l'Internationale, tendant à donner vie en Italie à un parti influent (qui n'a pas vu le jour), et celle de la Gauche italienne à la recherche plutôt d'un parti compact, libre de tout opportunisme et de tout résidu social-démocrate, lequel a été frustré et entravé.

D'abord parce que la formation du Parti communiste s'est déroulée dans une phase qui, rétrospectivement, s'est avérée être celle du reflux et de l'involution du mouvement ouvrier italien après les déceptions et les défaites du "Biennio Rosso". Ensuite, parce que la résistance des communistes italiens à la fusion, d'une part, et les pressions du CE de l'IC dans la direction opposée, d'autre part, ont fait que le PCd'I a adopté une attitude contradictoire face à la base socialiste et communiste. Enfin, à cause des conditions dramatiques dans lesquelles les "terzini" sont entrés dans l'organisation communiste : conditions de défaite et de recul réels des organisations prolétariennes, dont le PSI et le PCd'I.

Compte tenu de l'opacité des résultats (ou de l'absence de résultats) du bras de fer de l'époque, cent ans plus tard la controverse se poursuit sur le plan historiographique.

D'une part, il y a - et ce sont de loin les plus nombreux - ceux qui imputent à la scission minoritaire de Livourne la responsabilité historique des malheurs causés par les vingt années de fascisme; d'autre part, il y a le très faible contingent - limité presque exclusivement aux petits groupes de partisans de Bordiga - de ceux qui voient dans l'effritement de la sélectivité de Livourne l'un des points de départ de la dégringolade qui a conduit à la dégénérescence de la Troisième Internationale.

Eh bien, si notre sympathie va sans aucun doute à ces derniers, qui sont parmi les rares à avoir su tenir fermement le drapeau des principes communistes au milieu de la contre-révolution et de la dégénérescence stalinienne qui sévissent, nous sommes convaincus que les choses en la matière sont tout sauf simples et linéaires.

D'une part, la dégénérescence de l'Internationale ne peut être imputée sans forcer le trait au "manœuvrisme tactique" que les bolcheviks ont essayé en vain d'enseigner aux communistes occidentaux. Elle doit beaucoup plus à *l'isolement* de la Révolution russe qui, ne parvenant pas à s'étendre à l'Occident, a été étouffée dans l'immense pays arriéré par le poids écrasant de la petite production paysanne et par l'éruption de formes de production bourgeoises qui ont constitué la rampe de lancement du stalinisme. Ce qui a fait échouer la Révolution russe et le Comintern, *ce fut l'échec de la révolution à l'Ouest*, et si un manœuvrisme tactique excessif a joué un rôle, un rôle bien plus important a été joué par la faiblesse, l'inexpérience, le retard et l'infantilisme des communistes occidentaux qui ont contribué à rendre ces manœuvres soit stériles, en les paralysant comme en Italie, soit pathologiques, comme en Allemagne.

En réalité, pour avoir une chance de victoire, l'une et l'autre de ces options, celle du Comintern et celle de la Gauche Communiste, auraient paradoxalement eu besoin du même élément : une nouvelle vague révolutionnaire qui n'a pas eu lieu.

Plutôt que d'essayer d'établir qui avait raison ou tort à l'époque (ce qui, vu la tournure des événements, c'est-à-dire vu la lourde défaite subie par la vague révolutionnaire après la Première Guerre mondiale, ne peut certainement pas être démontré avec une précision mathématique), il nous semble important - très important - de rendre compte de la nature problématique de ce débat, en soi riche d'enseignements.

Note bibliographique

Je n'indique ici que les sources dont j'ai tiré des citations ou des faits directs, sans que cela implique un quelconque partage de jugement historiographique. Une exception est le travail de Carlos N. Svidler, qui a été une source d'inspiration remarquable.

C. Basile, *Gli "aspetti negativi" della nascita del Partito Comunista*, 2016.

G. Bergami, *PARTITO E PROSPETTIVA DELLA RIVOLUZIONE COMUNISTA IN BORDIGA*, "Belfagor", Vol. 35, No. 3 (31 MAGGIO 1980), pp. 263-278.

T. Detti, *La frazione internazionalista e la formazione del P.C.I.*, "Studi Storici", Anno 12, No. 3 (Jul. - Sep., 1971), pp. 480-532.

A. Erpice, *Serrati, il Massimalismo e la nascita del Partito Comunista d'Italia*, <https://www.marxist.com/serrati-il-massimalismo-e-la-nascita-del-partito-comunista-d-italia.htm>

A. Lepre, *Primi anni del P.C.I.*, "Studi Storici", Anno 9, No. 2 (Apr. - Jun., 1968), pp. 358-403.

R. Mantovani, *GRAMSCI, BORDIGA, SERRATI: TRE LINEE A CONFRONTO*, <http://www.progettocomunista.it/12-04MR5MantovaniPdc.htm>

V. Saldutti, *Amadeo Bordiga - Ascesa e caduta di un rivoluzionario*, <https://www.marxist.com/amadeo-bordiga-ascesa-e-aduta-di-un-rivoluzionario.htm>

P. Spriano, *Storia del Partito comunista Italiano I: da Bordiga a Gramsci*, Torino, 1976.

C. N. Svidler, *Revolución y Contrarrevolución en Italia y Alemania (1914-1923)*, 2019, <https://pasadoypresentedelmarxismorevolucionario.net/tabla-de-materias/>

A. Tasca, *Schema di tesi della 'minoranza' del CC del PCI*, "Lo Stato operaio", 15 maggio 1924

L. Trotsky, *Scritti sull'Italia*, <https://www.marxists.org/italiano/trotsky/scrita/index.htm>

A. Vittori, *I primi cinque anni di vita del Partito Comunista d'Italia e l'Internazionale Comunista*, <https://www.marxismo.net/index.php/teoria-e-prassi/movimento-operai-italiano/505-i-primi-cinque-anni-del-pcd-i-e-l-internazionale-comunista>

Storia della sinistra comunista III, 1920-1921, Milano, 1986.

Storia della sinistra comunista IV, 1921-1922, Milano, 1997.

Un exposé distinct, dépassant le cadre de ces pages, mériterait la publication récente *LIVORNO VENTUNO, A CENT'ANNI DALLA SCISSIONE DI LIVORNO LA NASCITA DEL PARTITO COMUNISTA D'ITALIA, 21 GENNAIO 1921*, publié par “Il Pungolo Rosso” e “Pagine Marxiste”.